

*Les relations équivoques et les oasis sahariennes.*¹

Vincent Battesti, *Science et changements planétaires, Sécheresse*, n° 2, vol. 10, juin 1999, pp. 150-151

MUSEAN, Muséum national d'histoire naturelle.



La protection des régimes de dattes (photographie de l'auteur) Septembre 1995, palmeraie de Degache (Tunisie). La protection des régimes de dattes sur l'arbre a été encouragée au Jérid par l'Administration agricole. Cet agriculteur est un des rares à la mettre en œuvre.

Entre images d'Épinal et découpages théoriques savants, l'oasis, si bien isolée au milieu du vide, du rien désertique, qui semble attendre qu'on la cueille, qui paraît si facile à circonscrire comme une tache verte sur fond jaune, sans cesse échappe à la définition. Cette illusion de facilité à saisir l'objet, dans le temps et dans l'espace, et finalement sa fuite sempiternelle, c'est par ce paradoxe frustrant que l'on vient à douter de sa méthode ; frustrant, car on sait aujourd'hui le formidable enjeu social et économique que représentent ces oasis, associations d'une agglomération humaine et d'une zone cultivée (souvent une palmeraie) en milieu désertique ou semi-désertique. L'objectif premier de mon travail porte sur les relations entre les sociétés et leur milieu naturel. L'ubiquité d'un déconcertant exotisme dans l'analyse scientifique, ainsi qu'une tendance simplificatrice à concevoir l'oasis comme un « point fertile dans le désert » et comme définie exclusivement par une approche essentialiste de l'élément rare, l'eau, tout cela m'incita à travailler sur un modèle plus complexe de l'oasis, à définir une démarche originale.

¹ Thèse Anthropologie sociale, Université R. Descartes Paris v - Sorbonne/Muséum national d'histoire naturelle, Lab. d'Ethnobiologie-Biogéographie, sept. 1998, bibl., 47 fig., 10 photog., 14 tab. + annexes, 357 p. — (dirigée par R. Pujol, soutenue le 28 septembre 1998, mention Très honorable avec félicitations du jury ; jury : Ph. Laburthe-Tolra, Ph. Descola, J. Duvignaud, Y. Monnier, R. Pujol, J.-Ph. Tonneau).

Mes études antérieures en biologie m'encouragèrent à consacrer mon travail spécialement aux palmeraies. J'ai surtout travaillé sur une région du Sud-tunisien, le Jérid, mais aussi sur Djanet, dans le sud de l'Algérie, et Zagora au Maroc dans une perspective comparative, perspective seulement amorcée ici.

Dans cette quête des relations dynamiques entre les sociétés oasiennes et leur environnement, j'ai essayé d'évacuer l'éternel débat nature/culture, issu d'une dichotomie cartésienne sujet/objet et de la concurrence entre sciences de la nature et sciences humaines. Fusionner ces catégories en faveur d'une approche non-duale, circonspecte et pluridisciplinaire semble plus à même de poursuivre l'ambitieux projet d'établir une socio-écologie oasienne. Les matériaux mis à contribution sont autant du registre des représentations et des savoirs (locaux ou non) que de celui des pratiques observées, et voire minutieusement quantifiées (suivis technico-économiques des jardins d'oasis). En partie développée dans le cadre du Développement de l'agriculture, ce travail lui consacre une large part avec une lecture critique des diverses pratiques et pensées sur l'oasis qui se veut aller au-delà du stérile : comme se complaire à souligner les erreurs de l'État par exemple si l'on ne cherche pas à comprendre son action, à comprendre quel est le modèle suivi (sciemment ou non) de relation à la nature, quel est l'idéal-type de sa praxis.

D'abord, l'approche de la construction de la nature oasienne se base ici sur sa structure spatiale à trois niveaux, le large (l'oasis en général), l'intermédiaire (le parcellaire) et le restreint (le jardin). C'est une logique d'emboîtement qui préside à cette construction des espaces. Ces différents espaces sont alors des niveaux d'organisations, car la possibilité de praxis (façonnant des lieux à partir d'espaces) varie selon cette localisation. Cette distinction ternaire s'accompagne des niveaux correspondants de temporalités (de temps façonné), le temps historique, le temps naturel et le quotidien, distinction qui autorise les différentes praxis, pratiques et perceptions de l'environnement, car à chaque niveau d'organisation possède ses propres mesures. Choissant de varier constamment les points de vue et les niveaux de grossissement de manière à appréhender les articulations à chaque fois différentes des facteurs écologiques, économiques et sociaux que chacun de ces niveaux autorise ou rend possible, ce travail dévoile des couches de sens différentes, des stratégies contrastées, des types de pratique parfois contradictoires, selon les niveaux où les oasis sont vécues et perçues par des individus et des institutions aux intérêts souvent divergents. Ces niveaux emboîtés d'organisations espaces-temps des praxis de l'oasis ont aussi une cohérence entre eux qui est d'ordre hiérarchique (au sens de la théorie hiérarchique). Cela n'est pas sans importance pour les dynamiques d'évolutions de ces milieux anthropisés et conduit à parler de « révolutions permanentes » dans les oasis.

D'autre part, la définition d'une « norme » des procès socio-écologiques dans l'oasis est illusoire : ce serait réitérer l'idée de « traditionalisme », oublier la diversité des situations sociales et écologiques internes et méconnaître la participation « extérieure » à l'oasis. Les praxis varient aussi selon les différents acteurs. Penser en termes d'idéaux-types de praxis est plus satisfaisant. Les acteurs du monde oasien alors trouvent leurs coordonnées polaires dans un espace conceptuel défini par les idéaux-types de la relation société-milieu (qui seront « autochtone », « orientalisme » et « paternalisme »). Ces idéaux-types ne sont pas exclusifs, mais s'intègrent, en des degrés respectifs variables, dans chaque acteur, institution ou individu.

L'idéal-type « autochtone » n'est pas encore une norme (une typologie des systèmes d'exploitations le démontre) dont la praxis serait déterminée strictement par le milieu ou la société : il n'y a pas de préséance de la société ou du milieu comme facteur déterminant, même dans le « cas d'école » de l'oasis souvent décrite comme « conditionnée » par l'aridité. Il y a conjugaison des deux, l'un se fonde dans l'autre, interactions en causalités réciproques, même si on peut évaluer leur influence relative selon la trame oasisienne d'espace et de temps et définir finalement des paradigmes des relations au milieu.

La référence aux différentes échelles de temps et d'espaces ne dépend pas seulement des acteurs envisagés, mais plutôt des situations envisagées des agents. Puisqu'il nous faut réfléchir ici à partir « d'archétypes d'agents » (agronome, touriste, jardinier, etc. — c'est le jardinier que j'ai le plus « désobjectivé » cette fois-ci), nous avons pu par simplification abusive (toujours soulignée) accorder que tel était davantage à la praxis de tel niveau d'organisation (telle échelle spatio-temporelle) : implicitement à un agent archétypal correspond une situation archétypale. L'ambition anthropologique d'aborder avec circonspection les « objets complexes » (l'oasis en est une bonne figure) nous permet d'envisager une analyse plus fine, esquissée dans ce travail, dans laquelle la référence aux échelles — qui est un appel réfléchi ou non réfléchi à des ressources, construites et données — dépend de la situation, du contexte de l'agent, donc affirmativement variable et non figée pour un agent donné.

Cette approche circonspecte de la complexité oasisienne éclaire les relations équivoques du chercheur à son objet, de l'individu à sa société et de la société à son milieu.